

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Poèmes

Carles Duarte

Volume 42, Number 3 (249), September 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32678ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Duarte, C. (2000). Poèmes. *Liberté*, 42(3), 59–68.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Poèmes

Carles Duarte

Traduits par Hélène Dorion et François-Michel Durazzo

Terre

Terre,
poussière,
création du feu,
abri des mers,
matrice des minéraux,
silo à grain,
citerne d'eau de pluie,
nourricière des plantes et des mots.

Terre,
chemin frayé par le temps,
matière de la maison,
mesure du sang,
scène où, sur les peaux, se joue le désir.

Terre,
salive,
tissu de fruits et d'arômes,
paysage de la faim et de la mort,
je t'étreins entre mes doigts,
et te garde entre mes lèvres,
je te sculpte au toucher
et t'habille de rêves.

*Le plus heureux est celui
qui n'est pas encore né.
Ecclésiaste, 4.2*

Celui qui n'est pas encore né
n'a vécu ni la douleur ni la parole,
ni la croissance ni la fatigue des jours,
n'a été atteint ni par l'avidité des corps
ou par l'oillade de la lumière sur les mains ;
ne connaît ni l'agilité du puma
ni les couleurs voyantes de l'ara ;
il n'a pas souffert du froid inhospitalier
ni de la lourde humidité
qui ralentit les heures ;
n'a pas essayé le vieux vêtement de la mer,
n'a effleuré ni les arbres ni les roches,
ou marché vers la mort.

Peut-être est-il heureux
celui qui n'est pas encore né,
mais ne porte ni sur la peau ni dans la mémoire
le goût des ans
et la texture du vent,
il n'habite pas le sang,
ni n'a mûri sur ses lèvres
le cri de la tendresse.

Peut-être est-il heureux
sans l'odeur du thé
et la saveur de l'orange.

Moi, je ne pourrais l'être.

*Au commencement Dieu
créa le ciel et la terre.
Genèse, 1.1*

Avant le mot,
avant de disperser les étoiles sur l'éther opaque,
lorsque l'espace n'était encore qu'un point
où convergeait la matière ;

avant qu'un esprit
n'essayât de comprendre
la fluidité des corps
semences d'autres corps ;
avant le désir et l'impatience
de l'arbre et du poisson,
du froid et d'un premier jour.

C'était le commencement,
l'univers s'élargissait :
tu dessinâs le ciel,
tu créâs la Terre,
et fis surgir la vie
comme une vague inépuisable.

C'était le commencement,
tu te mis à rêver.

Ce couchant de cuivre
acide et luisant,
est une voile de feu sur l'air,
une peau de métal déchirée
qui navigue avec le vent
s'éloigne du vent
et se terre dans l'ombre.

Ce couchant a goût de solitude,
d'un corps qui s'affaiblit,
des sens qui s'émoussent,
d'un esprit qui ralentit ton rythme.

Ferme les yeux,
respire le silence
et les couleurs du crépuscule.

Ouvre tes lèvres
au battement des vagues.

Porte aux doigts
le froid de la rosée.

Au-delà des peupliers

À Maria-Mercè Marçal

I

Ivres de ce temps sans hâte,
le désir disait des mots qui effleuraient
la nudité des sexes.

Les lèvres murmuraient
l'impatience qui sommeille
dans les yeux.

Une pluie de lumière
persistait dans les corps
pour oindre notre peau
près des vignes.

Le bleu brûle
au-delà des peupliers.

II

De peupliers bleus combent l'air de feuilles,
l'ombre grise du jour déjà clos parcourt des voix,
la silhouette lointaine de la mer devient une vague imprécise,
la peau gît sur le ciel qui ralentit les couleurs
et délivre les formes de leurs gestes quotidiens.

Des yeux fatigués offrent un rêve
aux mains qui se souviennent.

L'hôte silencieux

Ferme les yeux dans le couchant.

Le jour se meut.

Il y a une totale délivrance
dans ce dernier geste.

Je cherche entre nous
des regards qui agonisent,
et perdent le soleil
définitivement.

Le miroir brûle doucement les images.

J'ai perdu quelques mains.

L'eau.
Un corps d'enfant se love dans les vagues.

Le vent est gris
et j'entends
le battement épuisé des objets immobiles.

Ivres de temps
nous célébrons le retour.

Dans les rues les réverbères éclairent
les gens qui marchent et tremblent.

Soudain une porte s'est refermée.

Hôte silencieux,
à la table s'assied l'oubli.

Le monde

Le monde est fatigué ce soir.

À chaque vague, il respire
comme un immense drap de lit
que remue le vent
comme une peau étendue
comme une ombre.

Je te cherche dans les regards
qui s'ouvrent au fond de mes yeux,
dans les mains qui m'accueillent
et les mots que je retrouve,
dans la carte de l'espace
et les lèvres du temps.

Le soir est un miroir :
je m'assieds sur le sable
pour sentir comme le soir s'éloigne
et les rêves sombrent.

C'est la nuit qui m'étreint.

C'est la lune qui me rend
son battement silencieux.

Le monde ne veut pas s'endormir.

Le Dieu de la tendresse

À Hélène Dorion

Le monde ne commence pas :
il existe et nous engendre.

Le temps n'a pas d'origine,
il ne fait que nous détruire.

Je suis un rêve de Dieu.

Je m'arrête et touche les arbres,
j'étreins le ciel,
je marche parmi la foule
les lèvres ouvertes,
la peau offerte à la caresse.

Je cherche le battement des yeux,
la peur, la douleur, le désir ;
je cherche la lumière versée dans chaque corps,
les mains où nous nous serrons,
le toucher où nous découvrons
l'ancienne chaleur que nous conservions ;
je contemple le feu,
je savoure l'aubade et le couchant,
le goût de chaque fruit.

Je vole avec l'oiseau,
nage avec le poisson,
parcours les montagnes.

Je me répands dans la chevelure du jour.

J'ai tout aimé,
tout perdu.
Le monde me possède
et je possède le monde.

J'embrasse la pluie.

Je célèbre en toutes choses le Dieu de la tendresse.

Écho

Tu me regardes.

Je ne suis que l'écho d'un être que j'ignore
l'ombre d'un être que tu as aimé.

Je refais machinalement
un geste qui à présent t'émeut.

Nous ne pouvons recommencer.

La blessure des émotions perdues s'agrandit.

J'écoute la mer.

Je cherche dans tes yeux
des signes de tendresse.

*L'âme de l'univers (...) ressemble à l'âme
d'un grand arbre qui, sans fatigue et
silencieusement, en gouverne la vie.*
Plotin, Ennéades, IV.3.4

Le monde respire dans le silence de la feuille ;
le vent,
la houle de la lumière
l'ont détachée de l'arbre.

Je respire le monde fluide,
la vie qui ressurgit.

La feuille poussera de nouveau
sur la même branche
quand s'accomplira le cycle,
et ainsi, année après année,
advientra, toujours pareille et diverse,
dans la quiétude de l'arbre.

Léger, sans fin, résonne
l'univers qui palpète.

Au-delà de la lumière,
les racines sans temps,
le ciel inaccessible.

Tout est un, partout.